

Les reliques des saints. Publications récentes et perspectives nouvelles

Philippe George

Citer ce document / Cite this document :

George Philippe. Les reliques des saints. Publications récentes et perspectives nouvelles. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 80, fasc. 2, 2002. Histoire médiévale, moderne et contemporaine - Middeleeuwse. moderne en hedendaagse geschiedenis. pp. 563-591;

doi : <https://doi.org/10.3406/rbph.2002.4630>

https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_2002_num_80_2_4630

Fichier pdf généré le 17/04/2018

BIBLIOGRAPHIE – BIBLIOGRAFIE

Les reliques des saints

Publications récentes et perspectives nouvelles

Philippe GEORGE

Trésor de la Cathédrale de Liège

Depuis une vingtaine d'années, le monde scientifique unanime reconnaît l'importance des reliques dans l'histoire. Les sujets d'étude abondent et les reliques sont devenues un nouvel objet historique. Un premier colloque international leur a donné leurs lettres de noblesse ¹. Cette consécration universitaire sort les reliques du domaine strictement religieux.

En réalité un intérêt a existé de tout temps, c'est l'herméneutique qui a changé : les perspectives modifient l'approche du sujet. Le *Hierogazophylacium Belgicum* d'Arnold de Raisse en 1628 proposait au pèlerin un guide des meilleurs trésors sacrés ² ; le XVIII^e siècle a poursuivi l'enquête en rassemblant des collections extraordinaires aptes à décourager le plus éclairé des philosophes ³ ; le XIX^e siècle a commencé un répertoire scientifique, depuis le travail de l'érudit local jusqu'aux articles de grandes revues ; le XX^e siècle y a apporté un sens plus critique encore et surtout une dimension sociologique, encouragé quelquefois, mais pas toujours, par une sorte d'*Aufklärung* catholique ; le XXI^e siècle sera le siècle de l'informatisation des données, seule opération capable de tirer l'historien d'affaire et de lui donner les clés de rapprochements dans ce vaste puzzle hagio-historique. Ce qui reste primordial est en effet la publication systématique des trésors d'églises. Ouvrir les châsses avec

-
1. Ed. BOZOKY & A.-M. HELVETIUS, eds., *Les reliques : objets, cultes, symboles, Actes du Colloque international de Boulogne-sur-Mer, Université du Littoral (1997)*, Turnhout, Brepols, 1999 (Hagiologia. Études sur la sainteté en Occident, vol. 1).
 2. Un ouvrage qu'il faudrait rééditer, comme on l'a fait dans le domaine de l'iconographie avec le traité de Jean MOLANUS, *Traité des saintes images (Louvain 1570, Ingolstadt 1594)*. Introduction, traduction, notes et index par Fr. BOESPFLUG, O. CHRISTIN & B. TASSEL, 2 t., Paris, 1996. On connaît les services que le *Hierogazophylacium* peut rendre, tout comme d'autres ouvrages de l'époque moderne, par exemple D. MISONNE, « Gérard de Brogne et sa dévotion aux reliques », dans *Sacris Erudiri*, t. XXV, 1982, p. 1-26.
 3. *Reliquien. Verehrung und Verklärung. Skizzen und Noten zur Thematik und Katalog zur Ausstellung der Kölner Sammlung Louis Peters im Schnütgen-Museum*, sous la direction de A. LEGNER, Cologne, 1989 et A. LEGNER, *Reliquien in Kunst und Kult : zwischen Antike und Aufklärung*, Darmstadt, 1995.

le doigté archéologique requis ne suffit pas ⁴ ; il faut en inventorier le contenu avec la rigueur scientifique assortie, le conserver dans les meilleures conditions muséologiques et publier le compte rendu de cette fouille pour faire « parler les saints ». C'est ici que commence « le métier d'historien ».

L'inventaire systématique du contenu des châsses et reliquaires est le seul à pouvoir rendre public des documents jusqu'ici inédits ; complété par les archives et sources diverses, cet inventaire permettra la constitution d'une base de données informatique susceptible de rendre bien des services aux chercheurs. C'est ici que prennent leur tracé « les routes de la foi » ou plus largement les traces de tout contact humain, à la base de la découverte historique.

Le public se passionne aujourd'hui pour l'enquête par son admiration devant la splendeur de l'œuvre d'art et par son intérêt pour l'histoire, ce qui permet et justifie les expositions, qui attirent aussi la curiosité par le côté nécrophilique, macabre ou plus simplement mystérieux de la relique.

L'étude des reliques relève à la fois de l'archéologie et de l'histoire. Le classement archéologique se double ainsi d'une typologie historique ⁵.

Tout d'abord la nature elle-même de l'objet doit être définie. Relique « réelle » et relique « représentative » sont les deux divisions préliminaires : les ossements d'une part et d'autre part tous les objets contenus dans les reliquaires qui ont acquis par contact la captation de la sainte *virtus*.

La relique « historique », quant à elle, est un objet ayant servi ou réputé avoir servi au saint lui-même.

Les reliques réelles sont le domaine privilégié de l'anthropologue. Est-il besoin de démontrer l'importance de l'identification des corps saints, de saint Pierre à saint Benoît pour ne prendre que des exemples célèbres ? Et de l'étude des différentes parties du corps, *de capite*, *de brachio*, *de costa*... recherche qui débouche sur les reliquaires anthropomorphiques ? Quant aux contenants des reliques, reliquaires et châsses, ils font la réputation de l'orfèvrerie médiévale, et moderne, sans compter les édifices religieux construits parfois *ex nihilo* pour abriter les dépôts sacrés. La Sainte-Chapelle de Paris est l'exemple le plus célèbre de ces « reliquaires de pierre ».

Nous avons proposé de parler de « multi-reliques » pour bien mettre en évidence le caractère pluriel des objets archéologiques devenus sacrés et insister avant tout sur l'objet historique. Les néologismes pourraient en outre consister à ajouter au mot relique le nom de l'objet archéologique concerné et parler ainsi de « textile-relique », « suaire-relique », « clé-relique », « pierre-relique », « vase-relique », « lit-relique », « cuillère-relique »... Pareille typologie en surprendra plus d'un. En poursuivant l'inventaire des multi-reliques, on pourrait parler de « parchemin-relique », « authentique-relique », « papier-

4. Ouvrir un reliquaire est une véritable fouille archéologique qu'il importe d'organiser avec temps et méthode. Il faut surtout mettre au second plan le côté anecdotique et médiatique de l'opération.

5. Ph. GEORGE, « Un nouvel objet historique : les reliques des saints. Essai de typologie », in *Actes du Colloque international de Boulogne-sur-Mer*, op. cit., p. 229-237.

relique », si l'on veut accorder la même *virtus* à ces documents accompagnant les reliques, mais nous utiliserons alors plus volontiers l'expression « Sources écrites permettant l'identification des reliques » qui forment le domaine propre de l'historien.

Reliques et histoire

C'est à vrai dire depuis peu que les sources écrites permettant l'identification des reliques des saints retiennent l'attention des historiens, même si quelques travaux-pionniers ont paru sur certains trésors d'églises. Ces sources sont les listes, catalogues et inventaires de trésors, les documents épigraphiques, les inscriptions dédicatoires d'autels... et surtout les « authentiques », petites lanières de parchemin avec le nom des saints, qui accompagnent les reliques. L'entreprise de Jean Vezin et Hartmut Atsma est à cet égard exemplaire depuis l'édition des célèbres authentiques de Chelles, véritable coup d'envoi contemporain ⁶. L'intérêt de ces sources est multiple. Sur le plan archéologique, elles éclairent parfois l'histoire d'un édifice religieux ou d'une œuvre d'art – le contenant, le reliquaire – et, sur le plan historique, elles mentionnent des noms de saints, – on a parfois constaté la précocité voire l'unicité de leur témoignage – de lieux et de personnages. Enfin leur intérêt paléographique est évident. C'est dire le nombre de domaines qu'elles peuvent concerner.

Il faut aussi insister sur la difficulté d'interprétation de ces sources : les identifications des nombreux saints, attestés par des reliques, sont autant de pièges dans la reconstitution de leur histoire. Expliquer et commenter les enrichissements successifs d'un trésor est une vraie fouille archéologique dont il importe de bien reconstituer la stratigraphie. Dom Jacques Dubois avait montré le chemin en étudiant le célèbre trésor du Mont-Saint-Michel. La spécificité des reliques nécessite une critique historique appropriée. L'étude des reliques transcende aussi les périodes chronologiques traditionnelles de l'histoire : un document du XIX^e voire du XX^e siècle peut avoir une importance capitale pour le Moyen Âge. Une liste de reliques sauvegardées après la Révolution permettra de reconstituer un trésor ; les reliquaires créés au XIX^e siècle conservent les vestiges du Moyen Âge. L'exemple de la Sainte-Chapelle est sur ce point significatif. Publier les textes n'est pas tout : il faut toujours les accompagner d'un commentaire critique ; aussi sommaire soit-il, il est le premier pas herméneutique, indispensable, même si quelque grand savant n'hésite pas à « donner sa langue au chat » ⁷. L'important est de participer : de réflexion en réflexion, la Science avance.

6. H. AT SMA & J. VEZIN, eds., « Authentiques de reliques provenant de l'ancien monastère Notre-Dame de Chelles (VII^e-VIII^e siècles) », in *Chartae latinae antiquiores*, t. XVII, Zurich, 1985, p. 84-108.

7. Dom Nicolas Huyghebaert écrit qu'il a longtemps hésité à annoter le catalogue des reliques de

L'importance des multi-reliques tient au contexte historique et archéologique dans lequel elles s'insèrent mais aussi à leur appartenance à l'hagiologie au sens le plus large du terme. Seule une typologie fera reconnaître l'intérêt profond de ces objets sacrés.

Le lieu quelquefois exceptionnel de leur conservation, à la fois public mais aussi secret – cacher pour suggérer –, les châsses et reliquaires, nécessite un inventaire systématique qui permette la mise au jour de documents inédits, précieux témoins de l'évolution d'un culte multiforme. De nombreux domaines de recherche sont concernés et la pluridisciplinarité est indispensable pour la mise en œuvre de ce genre d'études car, outre des sources écrites, d'autres documents peuvent également être découverts lors de l'inventaire des reliquaires et doivent recevoir l'étude adéquate : nous pensons principalement aux tissus de haute époque ⁸.

Nous avons aussi jeté les bases d'une typologie historique des reliques, selon des critères d'authenticité et de véracité, d'origine et de provenance, ou de fonctions et d'utilisation.

Le chevauchement de certaines reliques dans plusieurs catégories n'a pas lieu de surprendre. Au contraire, plus nombreuses sont les fonctions d'une relique, plus grand est considéré son pouvoir thaumaturgique. D'autres catégories pourraient être développées : reliques répandues au sein et par certains ordres religieux, ou reliques à la diffusion extrêmement dense comme celle des Thébains ou des Onze Mille Vierges.

Le colloque qui s'est tenu en septembre 1997 à l'Université de Boulogne a voulu, pour la première fois, aborder les reliques « dans une perspective réellement globale et interdisciplinaire » ⁹. Déjà deux colloques s'étaient tenus en France sur le thème des trésors avec leurs reliques : *Trésors et routes de pèlerinages dans l'Europe médiévale*, à Conques en 1994, et *Les trésors de sanctuaires, de l'Antiquité à l'époque romane* à Paris en 1996 ¹⁰. Des centaines d'articles, souvent d'intérêt majeur, pourraient s'ajouter à ce panorama bibliographique. À Boulogne les Actes du colloque distribuent les 17 contributions sur 4 axes principaux : *Les reliques, un trait commun du christianisme* ; *Les reliques, une affaire de foi* ; *Les reliques, un objet de culte* ; et *Les reliques, un enjeu de pouvoir*. ¹¹ Ces axes de recherche ne peuvent que stimuler les ré-

Gand (cité dans notre ouvrage sur *Les reliques de Stavelot-Malmedy*, Malmedy, 1989, p. 44 n. 1).

8. Bibliographie dans Fr. PIRENNE, « Textiles du Moyen Âge de l'ancien diocèse de Liège », in *Actes des Septièmes Journées Lotharingiennes « Productions et échanges artistiques en Lotharingie médiévale »* (Publications de la Section Historique de l'Institut Grand-Ducal Luxembourgeois, t. CX, 1994), p. 15-26, paru conjointement dans les *Feuillets de la Cathédrale de Liège*, n° 24, 1996, et notre article bibliographique « Textiles du Moyen Âge », in *Le Moyen Âge*, t. XCVI, 1990, p. 137-146.

9. *Actes du Colloque international de Boulogne-sur-Mer*, op. cit., p. 14.

10. Ed. J.-P. CAILLET & P. BAZIN.

11. Respectivement par M. KAPLAN, J.-M. PICARD, J.-P. ARRIGNON, J.-P. DUTEIL ; J.-M. SANSTERRE, G. LOBRICHON, H. PLATELLE, A. JOBLIN ; J.-Cl. SCHMITT, J.-P. CAILLET,

flexions concernant les pistes de recherche à poursuivre.

Pour ne prendre qu'un exemple, la grille de lecture appliquée par Edina Bozoky au comté de Flandre ¹² mérite un arrêt. Les reliques y acquièrent une « fonction pacificatrice » (rassemblement des reliques lors des conciles de paix) et une « fonction justicière ». Dans une principauté épiscopale comme Liège, ou abbatiale comme Stavelot-Malmedy, l'acquisition et la translation de reliques n'ont pas lieu de surprendre. En revanche cela peut paraître plus étonnant dans une principauté séculière comme la Flandre : elles témoignent de l'avidité de grands laïcs à posséder aussi ces objets sacrés. « La tradition hagiographique atteste que, dès les débuts de la principauté territoriale, les comtes de Flandre menèrent une politique d'acquisition et de concentration de reliques dans leurs centres de pouvoir, comme s'ils avaient la conviction que la prospérité et la sécurité du pays ne pouvaient être assurées qu'avec la présence de corps saints » ¹³.

Dom Nicolas Huyghebaert avait bien balisé le chemin avec ses éditions du *Sermo de adventu sanctorum Wandregisili, Ansberti et Vulframmi in Blandinium* ¹⁴, du *Sermo de adventu sanctorum Gudwali et Bertulfi* ¹⁵ et de la translation de sainte Amelberge à Gand ¹⁶. « L'âge d'or des acquisitions de reliques faites à l'initiative comtale s'attache au nom d'Arnoul le Grand (918-964) et à celui de son collaborateur Gérard de Brogne » ¹⁷. Dom Daniel Misonne avait vu juste : cette dévotion de Gérard aux reliques s'inscrivait dans le mouvement du renouveau monastique. Par ailleurs la *virtus* et la *potestas* des reliques de Fontenelle faisaient valoir des droits sur les vastes propriétés foncières de l'abbaye normande.

Que se serait-il passé si Poppon de Stavelot-Malmedy, « amateur » lui aussi de reliques, n'était pas mort en 1048 à Marchiennes alors qu'à la demande du comte il partait en voyage vers la Flandre pour mener la réforme monastique ? Lui qui, par surcroît, était né à Deinze...

Saint-Pierre de Gand, la nécropole comtale, et Saint-Bertin sont parmi les lieux privilégiés en acquisitions de reliques. L'extraordinaire dédicace de la cathédrale de Cambrai en 1030 et tout le symbolisme qu'elle dégagait ¹⁸, la dédicace de Lille en 1065 et celle de Hasnon en 1070 témoignent d'une vraie « politique des reliques » des comtes de Flandre. L'hagiographie *stricto sensu*

J. MICHAUD, P.-A. SIGAL, PH. GEORGE, A. DIERKENS ; S. BOESCH GAJANO, E. BOZOKY, A.-M. HELVETIUS, D. ROLLASSON.

12. Ed. BOZOKY, « La politique des reliques des premiers comtes de Flandre (fin du IX^e-fin du XI^e siècle) », in *Actes du Colloque international de Boulogne-sur-Mer, op. cit.*, p. 271-292.

13. Ed. BOZOKY, *op. cit.*, p. 271.

14. Bruxelles, Commission Royale d'Histoire, 1978.

15. *Sacris Erudiri*, t. XXIV, 1980.

16. *Analecta Bollandiana*, 1982.

17. *Actes du Colloque international de Boulogne-sur-Mer, op. cit.*, p. 276.

18. H. PLATELLE, « La cathédrale et le diocèse. Un aspect religieux du rapport ville-campagne. L'exemple de Cambrai », in *Mélanges G. Despy*, Liège, 1991, p. 625-641.

est à la mesure des événements : *translatio, adventus, miracula, sermo, vitae*, chronique...

La protection de la Flandre par les saints est tout à l'honneur du détenteur du pouvoir : le comte, qui a installé leurs reliques, après la frustration ressentie, à la suite des raids vikings, par les habitants privés des restes sacrés. La prospérité du pays découle de leurs effets miraculeux. Cette politique des reliques s'observe ailleurs en Europe : Oviedo, Saint-Jacques de Compostelle, Glastonbury, Venise... « L'un des moyens [...] de capter la *virtus* des corps saints était la concentration de reliques dans les grands centres du pouvoir, qu'il s'agisse de chapelles palatines et castrales, d'abbayes royales ou comtales »¹⁹.

Les reliques deviennent ainsi un marqueur spatial d'appartenance territoriale : la fixation du pouvoir sur un territoire se déroule par leur intermédiaire et les objets sacrés s'y concentrent. La grille d'analyse appliquée par Edina Bozoky pour la Flandre pourrait l'être de la même manière au pays mosan. Tout d'abord le transfert du siège épiscopal de Tongres à Maastricht, puis de Maastricht à Liège, s'explique par le culte des saints. Ensuite les liens entre le développement des villes mosanes et le culte des reliques mériteraient d'être sondés davantage. Une ville est aussi un lieu de culte. Intervient en premier lieu un phénomène d'oblitération du paganisme. Ensuite, sur la Meuse, les saints évêques veillent comme les sentinelles du pouvoir ; leur *corpus integrum* est élevé sur l'autel, translaté dans des châsses impressionnantes et promené en procession pour les grandes causes : Servais à Maastricht, Lambert à Liège, Domitien à Huy, Perpète à Dinant ; d'autres saints complètent le tableau : Ode à Amay, Hadelin à Celles puis à Visé, Begge à Andenne, Mengold à Huy... Au-delà du sillon mosan des centres sont largement pourvus de reliques insignes comme Tongres avec Materne²⁰, Namur favorisée par les pouvoirs voisins du comte et de l'évêque de Liège, ... Jusqu'au cœur du Moyen Âge les abbayes et chapitres rivalisent pour la détention de reliques insignes²¹.

Un très beau dossier, récemment revisité par Jean-Louis Kupper²², réunit Flandre et Liège : une lettre de l'évêque de Liège Notger, adressée en 980 à l'abbé Womar de Saint-Bavon de Gand et accompagnée d'une *Vie* de saint

19. Ed. BOZOKY, *op. cit.*, p. 291.

20. « Textiel en relieken », dans *Tongeren. Basiliek van O.-L.-Vrouw Geboorte. Textiel van de vroege middeleeuwen tot het Concilie van Trente*, Tongres, Basilique Notre-Dame, 1988, p. 46-62.

21. Récemment notre article « Le trésor des reliques de l'abbaye Saint-Hubert en Ardenne », in *L'ancienne église abbatiale de Saint-Hubert*, Jambes, 1999 (Études & Documents de la Région Wallonne. Monuments & Sites, t. VII), p. 173-175.

22. J.-L. KUPPER, « Les voies de la création hagiographique. Lettre d'envoi par l'évêque Notger de Liège de la *Vita sancti Landoaldi* (19 juin 980) », in *Autour de Gerbert d'Aurillac. Le pape de l'an mil*. Album de documents commentés réunis sous la direction d'O. GUYOT-JEANNIN & E. POULLE, Paris, 1996, p. 300-305 (Matériaux pour l'histoire publiés par l'École des Chartes, n° 1).

Landoald et de ses compagnons. À l'origine, les rivalités de préséance et de prestige qui opposèrent les deux abbayes bénédictines gantoises de Saint-Bavon et de Saint-Pierre-du-Mont-Blandin. Saint-Pierre, soutenue par les comtes de Flandre, possédait un domaine opulent et un somptueux trésor de reliques susceptible d'attirer les faveurs des fidèles et de susciter l'enthousiasme des pèlerins. En 976, l'empereur Otton II avait restitué à Saint-Bavon le domaine et l'église de Wintershoven au nord-ouest de Tongres, dans le diocèse de Liège. C'est alors que le prêtre du lieu, Sarabert, révéla aux moines gantois que le domaine récupéré recelait plusieurs corps saints et notamment ceux de Landoald et de ses compagnons. Selon le récit de Sarabert, Landoald, qui avait vécu au VII^e siècle, aurait été le collaborateur de saint Amand et le précepteur de saint Lambert. Le seul élément fiable de toute cette histoire est le culte local rendu à Landoald à Wintershoven depuis l'épiscopat d'Éracle de Liège (959-971). Mais la présence des corps saints à Wintershoven venait à point nommé pour soutenir la cause de l'abbaye de Saint-Bavon dans sa lutte contre Saint-Pierre, sa rivale de Gand. En mars 980, les dépouilles de Landoald et de ses compagnons sont transportées sur les bords de l'Escaut et enrichissent, de façon appréciable, le patrimoine sacré de Saint-Bavon. Toutefois, afin de conférer à leurs nouvelles reliques toute l'authenticité nécessaire, les moines de Gand s'adressent à Notger, l'évêque diocésain de Wintershoven, et lui communiquent un « écrit » consacré à Landoald. Le prélat réunit un synode, procède à l'audition du prêtre Sarabert, donne son approbation aux « actes » du saint et, ainsi que l'indique un autre texte contemporain, l'*Elevatio sancti Landoaldi*, confie au plus brillant de ses collaborateurs, le moine Hériger de Lobbes la rédaction de la *Vie* de saint Landoald et de la lettre qui l'accompagne. Le 19 juin 980, l'évêque Notger adresse aux moines de Saint-Bavon cet écrit remarquable, rédigé sous son nom et revêtu de son sceau. Et la lettre destinée à Womar ne représente pas un cas unique dans la diplomatie liégeoise de ce temps : Hériger est également l'auteur de la *Vita secunda Remacii* et de la lettre-préface de Notger adressée, cette fois, à l'abbé Wérinfrid de Stavelot²³. Enfin, l'intervention de l'évêque Notger, dans toute cette affaire n'est sans doute pas dépourvue de préoccupations politiques. Gand, sur la frontière séculaire de l'Escaut, cette frontière qui séparait le royaume de France de l'Empire, revêtait une importance stratégique considérable. Or Liège va devenir, sous l'épiscopat de Notger précisément, comme l'a très bien démontré Jean-Louis Kupper²⁴, une véritable place forte impériale face au royaume de France et à la principauté flamande. « Aussi bien, la sollicitude de l'évêque de Liège pour l'abbaye de Saint-Bavon et la rédaction du dossier hagiographique de saint Landoald doivent-elles être replacées dans le

23. L'abbé de Stavelot avait sollicité son évêque pour une réécriture de la *Vie* de saint Remacle, fondateur de son abbaye. Comme pour Landoald, le dossier hagiographique doit ici aussi être replacé dans son contexte historique.

24. Plusieurs publications de J.-L. Kupper seraient ici à mentionner, cf. *Liège. Autour de l'an mil*, *infra*.

contexte politique du rayonnement politique et culturel de l'Église impériale sur les marches de l'État ottonien »²⁵.

L'apport historique des reliques est fondamental dans de nombreux dossiers : création d'œuvres d'art²⁶, contacts humains, fondation de lieux de pèlerinages...

Quelques exemples en sont particulièrement significatifs pour nos régions. Ainsi l'élévation des reliques de sainte Ode d'Amay par l'évêque de Liège Floribert donnerait une fourchette chronologique – vers (727-736/8) – pour la réalisation du sarcophage de Chrodoara et l'on attend avec impatience les actes du très fructueux colloque organisé à Amay en 1997 pour le vingtième anniversaire de cette découverte archéologique exceptionnelle²⁷. Le témoignage des contacts humains entre individus ou entre établissements religieux par le présent de reliques est peut-être ce qu'il y a de plus novateur dans la recherche historique actuelle. Bien sûr on connaissait les cadeaux fastueux qui ont laissé de profondes traces archéologiques ou artistiques, que ce soit un sanctuaire ou un reliquaire pour abriter les reliques. Mais parfois ne subsistent que des traces écrites éparses qu'il faut rassembler et interpréter, et quelques reliques sans intérêt archéologique évident qu'il est utile d'en rapprocher. Deux exemples à propos de Stavelot-Malmedy : la visite de Poppon en Terre Sainte vers l'an mil, avant son élection à l'abbatiate de Stavelot-Malmedy, connue par la *Vita Popponis* pourrait être confirmée par les reliques retrouvées à Lierneux²⁸. D'autre part Stavelot est en relations avec Helmarshausen : au-delà de la confraternité et des reliques échangées, l'hypothèse d'un séjour du moine Théophile alias Roger de Helmarshausen à Stavelot s'en trouve confortée²⁹. L'étude, au cas par cas, du culte des saints à travers l'un de leurs principaux témoins, les reliques, contribue à préciser ces relations entretenues entre les établissements, par les individus et les pèlerinages accomplis. L'inventaire systématique et critique des sources écrites permettant l'identification des reliques des saints reste l'une des données essentielles du Moyen Âge chrétien. La géographie de la foi s'écrit aussi à l'aide de ces translations de reliques, quêtes et voyages, cadeaux et dons de reliques, mais aussi avec les vols de reliques. Après la vénération des corps saints et entiers, recueillis dans toute leur intégrité et incorruptibilité, sous la protection desquels se placent les individus d'un espace désormais sacré (monastère, église...), se développèrent les collections de reliques. *Numerentur non ponderentur !*

25. J.-L. KUPPER, « Les voies de la création hagiographique », *op. cit.*, p. 304.

26. X. BARRAL I ALTET, « Reliques, trésors d'églises et création artistique », in *La France de l'an mil*, Paris, 1990, p. 184-209.

27. A. DIERKENS, « A propos du sarcophage de sancta Chrodoara découvert en 1977 à Amay », in *Art & Fact*, n° 15, 1996, p. 30-32, et J. STIENNON, « Pour le véritable portrait de Chrodoara », dans ID., *Un Moyen Âge pluriel. Recueil d'articles*, Malmedy, Malmedy. Art & Histoire, 1999, p. 93-108.

28. « Les reliques de Lierneux. Un patrimoine à découvrir », dans le Catalogue de l'exposition *Patrimoine religieux du Pays de Lierneux*, Lierneux, 1992, p. 16-27.

29. Ph. GEORGE, « Les confraternités de l'abbaye de Stavelot-Malmedy », in *Bulletin de la Commission Royale d'Histoire*, t. CLXI, 1995, p. 105-169.

Quant à la fondation de lieux de pèlerinages, l'exemple le plus éclatant est celui de la Sainte-Chapelle dont vient d'être retracée, au Louvre, l'histoire du trésor, l'un des plus prestigieux de l'Occident médiéval.

Qu'est-ce qu'un trésor d'église ?

Au cours des siècles, la notion de « trésor d'église » a évolué. Faut-il rappeler que le plus ancien inventaire connu du trésor de l'Église de Liège date de 1025 ? En inventoriant ses objets sacrés, l'évêque Réginaud voulait peut-être parer aux accusations de simonie portées à son encontre³⁰. À la base, il y a la notion de sacré : la liturgie et les reliques des saints.

Liège s'enorgueillit du patronage de l'évêque martyrisé Lambert (ca. 696-705), dont la relique du crâne fut finalement insérée dans un prestigieux buste-reliquaire qui, même s'il date du début du XVI^e siècle, concrétise par son iconographie et son symbolisme tout l'héritage médiéval.

La constitution progressive d'un trésor répond à différentes aspirations. Au Moyen Âge, le trésor procède d'une véritable liturgie du pouvoir, à travers reliques, objets cultuels, orfèvreries, mais aussi par l'accumulation des accessoires les plus divers : objets exotiques, jeux, armes ou curiosités variées.

Le trésor montre la grandeur d'une Église : on exhibe son patrimoine, les symboles de sa puissance temporelle. On fait l'ostension de ses reliques, stimulatrices de pèlerinage. On thésaurise or, argent et pierres précieuses, et l'on s'en sert parfois pour quelque acquisition prestigieuse, comme celle du château de Bouillon par l'évêque Otbert au croisé Godefroid (1096)³¹. On n'hésite pas alors à dépouiller de ses plaques d'or la châsse de saint Lambert. Le trésor est un capital monnayable pour des moments de pénurie : le métal est alors engagé, vendu ou même fondu et transformé. Dès la Renaissance, de grands personnages et érudits rassemblent et s'entourent d'œuvres d'art. Leurs collections élargissent la notion de trésor. Le trésor devient un véritable conservatoire d'œuvres d'art, ancêtre du musée. Après la Révolution française, la nouvelle cathédrale de Liège recueille des œuvres d'art provenant d'églises démolies, désaffectées ou endommagées, de Liège ou d'ailleurs.

La mise en valeur et surtout la conservation de ses œuvres d'art sont les buts majeurs de l'actuel « Trésor de la Cathédrale de Liège », rénové en 1998, tout en insistant aussi sur sa spécificité de conservatoire d'objets sacrés encore

30. J.-L. KUPPER, « L'inventaire du trésor de la cathédrale Saint-Lambert de Liège établi par l'évêque Réginaud en 1025 », in *Art & Fact*, n° 15, 1996, p. 39-40.

31. J.-L. KUPPER, « Otbert de Liège : les manipulations monétaires d'un évêque d'Empire à l'aube du XII^e siècle », in *Le Moyen Âge*, t. LXXXVI, 1980, p. 353-385, et Ph. GEORGE, « Les routes de la foi en pays mosan (IV^e-XV^e siècles). Sources, méthode et problématique », in *Feuillets de la Cathédrale de Liège*, n. 18-20, 1995, paru conjointement dans les *Cahiers du Centre de recherches sur l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge*, t. VI : *Les Trésors de sanctuaires de l'Antiquité à l'époque romane. Communications présentées au Centre (1993-1995)*, éd. J.-P. CAILLET, Université de Paris X-Nanterre, 1996 p. 83-121.

utilisés. Outre la tradition, le Trésor s'inscrit maintenant dans une perspective historique : il est et entend rester la mémoire d'une principauté, témoin de l'histoire du Pays de Liège ³².

C'est précisément la notion de trésor sacré qui est au centre des recherches depuis le colloque organisé au Louvre sur *Les Trésors d'églises* (1991) ³³. La problématique a été appliquée d'un point de vue général à quelques grands centres occidentaux. Des études pluridisciplinaires ont été suscitées sur une pièce maîtresse d'un trésor comme par exemple la clé de saint Hubert de Liège, le tableau reliquaire de sainte Geneviève ou l'épée de cérémonial d'Essen ³⁴. Comment, dans ce dernier cas, ne pas en plus succomber à la beauté de l'orfèvrerie ottonienne exposée, due au mécénat des abbesses Mathilde († 1011) et Théophano († 1058), à la couronne d'Otton III ou à la fameuse *Sedes sapientiae* ? La sainte Foy de Conques n'est pas en reste ³⁵. Un modèle du genre est la publication du trésor de Saint-Servais de Quedlinburg, de l'inventaire du XI^e siècle transcrit dans l'évangélaire d'Otto-Adelheid aux séquelles de la seconde guerre et, dans les années 80, à cette extraordinaire redécouverte dans un coffre-fort au Texas d'œuvres « empruntées » ³⁶.

« Dans tous les cas de figure cependant, le trésor est un instrument de thésaurisation matérielle et spirituelle qui a pour vocation d'exprimer le pouvoir d'une Église, d'un monastère ou d'un roi » ³⁷. Les objets à vocation mémoriale organisent une spatialisation du sacré ³⁸. Les principaux marqueurs de la localisation du sacré sont l'église – le bâtiment –, l'autel ³⁹ et les reliques des saints. Dès le IV^e siècle tout autel consacré contient une relique et les rapports symboliques s'organisent entre le Christ, la tête, et les saints, les

32. « Liège. La cité des Princes-Évêques. Du Musée Curtius au Trésor de la Cathédrale », in *Feuillets de la Cathédrale de Liège*, n° 54-60, 2001.

33. En relation avec l'exposition *Le Trésor de Saint-Denis*, Paris, Louvre, 1991. Une publication issue de ce colloque : M. ANGELA FRANCO MATA, « El tesoro de San Isidoro y la monarquía Leonesa », in *Boletín del Museo Arqueológico Nacional*, t. IX, 1991, p. 35-68.

34. A. POTHMANN, *Die Schatzkammer des Essener Münsters*, Ratisbonne, 1993 et ID., *Das Zeremonialschwert der Essener Domschatzkammer*, Münster, 1995 ; L. MARTINOT, G. WEBER & Ph. GEORGE, « La clé de saint Hubert », in *Feuillets de la Cathédrale de Liège*, n. 21-23, 1996 ; M.-Mad. GAUTHIER, « Le tableau-reliquaire de sainte Geneviève au Musée de Cluny », dans *Revue du Louvre & des Musées de France*, n° 2, 1991, p. 15-32. Autre recherche remarquable : *Signa Tau. Grubenschmelzplatte eines typologischen Kreuzes*, Stuttgart, Württembergisches Landesmuseum, 2000, 115 p.

35. De novembre 2001 à mars 2002 le trésor de Conques fut exposé au Louvre pendant les travaux de rénovation des salles d'exposition ; cf. D. GABORIT-CHOPIN, E. TABURET-DELAHAYE et M.C. BARDOZ, *Le trésor de Conques*, Paris, Éd. du Patrimoine, 2001.

36. *Der Quedlinburger Schatz wieder vereint*, sous la direction de D. KÖTZSCHE, 142 p., Berlin, 1992. Autre recherche remarquable : R. MARTH, *Der Schatz der goldenen Tafel [Lüneburg]*, Hanovre, 40 p., Kestner-Museum, 1994.

37. E. PALAZZO, dans *Le chemin des reliques*, cf. *infra*, p. 12.

38. À ce propos le remarquable séminaire organisé par le Centre d'Études Médiévales d'Auxerre « La spatialisation du sacré dans l'Occident latin (IV^e-XIII^e siècles) », cf. *Bulletin du Centre d'Études Médiévales d'Auxerre*, n° 1, *Études & Travaux* 1998-1999, p. 44-57.

39. A. RAUWEL, « Archéologie et symbolique de l'autel chrétien médiéval », in *Bulletin du Centre d'Études Médiévales d'Auxerre*, n° 5, *Études & Travaux* 2000-2001, p. 62-65.

parties du corps ecclésial. L'architecture religieuse en est le reflet dans la structuration élaborée de ses espaces.

Éric Palazzo fait remarquer que la majeure partie des inventaires de trésor est transcrite dans les livres d'évangiles, recueils des paroles et gestes du Christ qui avaient le pouvoir de conférer à la liste des biens les plus précieux d'un monastère son caractère sacré⁴⁰. Belle réciprocité et interface est l'inventaire des possessions territoriales de Stavelot-Malmedy inscrit sur le retable de l'abbé Wibald (1130-1158)⁴¹.

Reliques et expositions

À Cologne, puis à Paris, fut présentée une remarquable exposition *Un trésor sorti des décombres (Schatz aus den Trümmern). La châsse en argent de Nivelles et le gothique rayonnant européen*⁴². Considérée comme détruite lors d'un bombardement le 14 mai 1940, la châsse de sainte Gertrude de Nivelles était un chef d'œuvre de l'orfèvrerie gothique du XIII^e siècle et la plus prestigieuse des châsses connues pour le gothique rayonnant.

Le Schnütgen-Museum de Cologne et le Musée National du Moyen Âge et des Thermes de Cluny de Paris se sont associés afin de présenter, pour la première fois, les vestiges de cette châsse. Importante fondation pippinide du diocèse de Liège, l'abbaye mérovingienne de Nivelles deviendra un chapitre de chanoinesses nobles. Le 18 septembre 1272, pour remplacer une ancienne châsse, le chapitre en commande une nouvelle et plus importante, en argent doré, pour contenir le corps de la première abbesse Gertrude (+ 659), sa sainte patronne, fille de Pépin le Vieux et d'Itte, et sœur de sainte Begge, fondatrice et patronne d'Andenne. Il convient de signaler, car le fait est rarissime, que nous sommes bien renseignés sur cette commande et les modalités prévues pour l'exécution grâce au texte du contrat. Celui-ci nous est connu par une transcription du XV^e siècle. C'est ainsi que nous apprenons que Jacques, moine à l'abbaye bénédictine d'Anchin, était chargé de concevoir le projet et que cette châsse devait être exécutée par l'orfèvre Colard de Douai, aidé par Jakemon de Nivelles. Mais ce n'est qu'à la veille du 30 mai 1298 que la châsse

40. E. PALAZZO, in *Le chemin des reliques*, cf. *infra*, p. 12.

41. J. STIENNON, « La personnalité de Wibald de Stavelot et de Corvey », in *Un Moyen Âge pluriel*, op. cit., p. 247-260.

42. L'exposition s'accompagne de l'édition d'un fort beau volume illustré (415 p., éd. française et allemande) qui traite des problèmes de l'architecture, de la sculpture, du décor architectural ou non, des arts précieux et de la miniature ainsi que de l'art de la cour. Rédigé par divers spécialistes internationaux (R. DIDIER, Ch. CEULEMANS, Ch. RAYNAUD, Br. BOERNER, L.-P. BAERT, A. VON EUW, J.Ch. BALT, H. WESTERMANN-ANGERHAUSEN, P. KURMANN, Br. KURMANN-SCHWARZ, et D. GABORIT-CHOPIN), cet ouvrage apporte un nouvel éclairage sur l'art gothique de la seconde moitié du XIII^e siècle qui, de l'Ile-de-France, rayonnera dans toute l'Europe. Nous en avons fait compte rendu dans les *Cahiers de Clio*, Liège, n° 125-126, 1995, p. 130-135.

sera terminée par d'autres orfèvres qui ont effectué la plus grande partie du travail en très peu de temps. À l'époque, dans sa présentation, la châsse de Nivelles n'était pas sans évoquer la Sainte-Chapelle de Paris et sa grande châsse. Cette référence à la Sainte-Chapelle est aussi à mettre en relation avec un reliquaire qui ne nous est pas parvenu mais dont on sait qu'il fut réalisé par un moine-orfèvre de l'abbaye d'Anchin dans les années 1250. À cet orfèvre on attribue des reliquaires commandés à l'époque pour les collégiales de Mons et de Soignies par Marguerite de Constantinople, comtesse de Flandre et de Hainaut, et à ce dernier titre, abbesse du chapitre noble de Sainte-Waudru de Mons dont les liens sont attestés avec Nivelles grâce à la parenté des saintes Gertrude et Waudru. La comtesse de Hainaut fut en rapport avec saint Louis et son frère Charles d'Anjou et a pu influencer le chapitre de Nivelles dans le choix de son orfèvre.

Chef-d'œuvre d'orfèvrerie, la châsse de Nivelles se présentait telle une cathédrale gothique en miniature et comptait parmi les plus grandes châsses par sa taille et son poids d'argent ⁴³. La décoration de la châsse était complétée par des pierreries et de remarquables émaux cloisonnés or, pour la plupart conservés ; certains du XI^e siècle sont d'une extrême rareté et d'autres de grand luxe, dits *de plique* (du mot latin *plicatum*, « compliqué »), sont caractéristiques de l'atelier de Guillaume Julien, orfèvre parisien du roi de France Philippe le Bel. À l'exposition, pour mieux comprendre les conditions d'exécution et le contexte artistique de la châsse, une cinquantaine d'autres œuvres d'art, provenant de plusieurs pays, furent mises en relation autour d'elle. Ainsi planté, le décor était superbe. Synthèse de cet art, la châsse de Nivelles annonce aussi celui du XIV^e siècle.

Le trésor de la Sainte-Chapelle de Paris fut constitué par saint Louis autour de la Couronne d'épines et des reliques majeures de la Passion du Christ qui provenaient du trésor impérial du palais de Constantinople, acquises par le roi à partir de 1239. La Sainte-Chapelle, consacrée en 1248, fut édifiée par le saint roi pour abriter ce trésor à la fois royal et liturgique, l'un des plus prestigieux de l'Occident médiéval, qui connut un rayonnement européen jusqu'à sa dispersion sous la Révolution. Les reliques qui subsistent aujourd'hui sont conservées à Notre-Dame de Paris. L'exposition du Louvre a évoqué ce trésor dans son ensemble et a retracé son évolution depuis le XIII^e siècle. Un remarquable catalogue rassemble plusieurs contributions scientifiques réunies autour de cinq grands thèmes : *Les reliques impériales de la Passion à Constantinople et leur translation à Paris au XIII^e siècle* ; *La Sainte-Chapelle de saint Louis* ; *Le grand trésor gothique, XIV^e et XV^e siècle* ; *Heurs & malheurs, XVI^e-XVIII^e siècles* ; et *Après la Sainte-Chapelle* ⁴⁴.

43. 180 cm de long, 86 de haut et 80 de large, 85 kg d'argent doré. Sur les dimensions des châsses du XI^e au XIII^e siècle, D. THURRE, *L'atelier roman d'orfèvrerie de l'abbaye de Saint-Maurice [d'Agaune]*, Sion, 1992, p. 378-379.

44. Respectivement par B. FLUSIN, J. DURAND ; Cl. BILLOT, J. DURAND, M.-P. LAFFITTE ; J. DURAND ; J. DURAND, M. LENOIR ; J. DURAND.

A travers les siècles Jannic Durand se livre ainsi à une véritable traque archéologique des reliques et reliquaires pour reconstituer l'état primitif du trésor. Ce qui frappe d'emblée, outre les renseignements transmis par les sources écrites, c'est la très riche iconographie de la documentation. « Elle s'ouvre, dès 1330-1340, avec la miniature de la *Vie de saint Louis* de Guillaume de Saint-Pathus représentant le roi en prière devant quelques-unes des reliques sorties de la Grande Châsse. Une peinture des *Heures* de Jeanne II de Navarre, avec le roi Philippe VI en prière, une autre, dans les *Heures* de Jeanne Ière de Naples, prcsqsc contemporaines, relèvent de ce modèle iconographique. Une des images du Bréviaire de Châteauroux, au début du XV^e siècle, montre à son tour quelques reliquaires disposés sur l'autel. Ce sont ensuite, surtout, plusieurs miniatures qui dépeignent l'intérieur de la Grande Châsse ouverte : Bénédictionnaire du duc de Bedford, au début du XV^e siècle, connu à travers une copie et, au tournant du XVI^e, les *Heures* de la Pierpont Morgan Library, le manuscrit de Stonyhurst, les *Heures* de l'ancienne collection Graux et le Missel de la Sainte-Chapelle. Ces dernières images dérivent plus ou moins, sans doute, d'un tableau peint exposé sur les murs de la nef, aujourd'hui disparu, mais que prétend reproduire, en 1649, une estampe aux allures de réclame ⁴⁵. La série s'achève avec la gravure publiée en 1790 par le chanoine Morand, dans son *Histoire de la Sainte-Chapelle* [...] » ⁴⁶. Le catalogue de l'exposition du Louvre se termine par une bibliographie générale et un index fort commode. Quelques publications récentes y retiennent l'attention, au hasard : P. Dor, « Les reliquaires de la Passion en France V^e-XV^e siècles » ⁴⁷, ou encore E. Taburet-Delahaye, « Reliquaires de Saintes Épines données par saint Louis. Remarques sur l'orfèvrerie française du milieu du XIII^e siècle » ⁴⁸. L'exposition s'inscrit par ailleurs parmi les manifestations liées à la tenue à Paris du XX^e Congrès international des Études byzantines (19-25 août 2001).

La relique de la Sainte Croix de la Sainte-Chapelle est particulièrement grande. Le tissu byzantin au monogramme de l'empereur Héraclius ⁴⁹, conservé au Trésor de la Cathédrale de Liège, dont la reconstitution graphique du

45. Ce genre de tableau accroché dans l'église se rencontre ailleurs, à Salzinnes par exemple avec un inventaire du trésor, cf. notre article « Le trésor des reliques de l'abbaye du Val Saint-Georges à Salzinnes. Les cisterciennes et le culte des reliques en pays mosan », in *Annales de la Société Archéologique de Namur*, t. LXXIV, 2000, p. 77-114. Mentionnons aussi les « estampes-réclames » du début du XVI^e siècle à Tongres ou à Saint-Trond, cf. le catalogue des expositions respectives *Textiel, op. cit.*, 1988, p. 46, *Stof uit de kist. De middeleeuwse textielschat uit de abdij van Sint-Truiden*, Saint-Trond, 1991, p. 10, et notre article « A Saint-Trond, un import-export de reliques des Onze Mille Vierges dans la seconde moitié du XIII^e siècle », in *Bulletin de la Société Royale Le Vieux-Liège*, t. XII, n. 253, 1991, p. 209-228.

46. J. DURAND, *op. cit.*, p. 113-115.

47. Actes du Colloque de Naples (1999) *Croce. Iconographia e interpretazione (sec. I-inizio XV)*.

48. *Cahiers Archéologiques*, t. XLVII, 1999, p. 205-214.

49. Fr. PIRENNE, in *Liège. Autour de l'an mil*, cf. *infra*, p. 171.

XIX^e siècle est aujourd'hui confirmée par la découverte de nouveaux fragments porteurs du monogramme, nous inspire une réflexion. Quand on sait qu'Héraclius ramena en 635 la Sainte Croix de Jérusalem à Constantinople, ce tissu à son monogramme n'aurait-il pu servir à emballer les Saintes Esquilles ? Ainsi s'expliquerait sa redécouverte à proximité de reliques. Dans le cas de Liège, les morceaux du Saint Bois ont été enchâssés au XV^e siècle dans un nouveau reliquaire et le tissu d'Héraclius « recyclé » comme textile-relique dans une des châsses de l'ancienne cathédrale⁵⁰. Les inventaires de la Sainte-Chapelle mentionnent d'ailleurs l'habitude d'envelopper la précieuse relique dans une étoffe mais ne nous donnent malheureusement pas la précision archéologique souhaitée⁵¹.

Un très bel ouvrage *Reliques et châsses de la collégiale de Soignies. Objets, cultes et traditions*⁵² a suivi l'ouverture des châsses de Soignies, dont on retiendra surtout la découverte d'une superbe bourse à reliques en drap d'areste (XIV^e siècle ?), qui, jointe à la « chemise de saint Landry » (remarquablement étudiée par A. Dierkens), constitue un trésor textile de très grande qualité du diocèse de Tournai. La publication se compose de quatre parties⁵³ : *Précédentes reconnaissances des reliques*, *Cultes des reliques sonégiennes*, *Châsses de la collégiale* et *Objets-reliques*⁵⁴. Jacques Deveseleer en a assuré une excellente coordination et mis en contact les différents spécialistes concernés, les documentant abondamment sur les sources historiques sonégiennes et leur fournissant tous les matériaux utiles découverts. Outre les aspects pluridisciplinaires dont on se félicitera (rapport médico-légal, analyses isotopiques des ossements, analyse des colorants des textiles), ce qui est remarquable dans cet ouvrage ce sont les aspects hagiographiques qui ont été complètement explorés (*Miracula Vincentii* par F. De Vriendt, *Culte de Landry* par A.-M. Helvétius, *Culte de Madelberte* par P. Bertrand) dans leurs rapports avec les œuvres d'art et les vestiges archéologiques divers, mais aussi les incidences liturgiques sur le culte (*Offices du XVII^e siècle* par G. Philippart de Foy, *Architecture et culte des reliques* par J.-Cl. Ghislain) et surtout la non-limitation dans le temps des études (*Procession de 1349* par M. Maillard, *Orfèvreries du XIX^e siècle...*), ce qui est essentiel pour tout dossier hagiographique.

50. Ph. GEORGE, « La Sainte Croix à Liège au XI^e siècle », in *Mélanges Marie-Madeleine GAUTHIER, Bollettino d'Arte, Tudi di Oreficeria, Supplemento al n. 95*, Rome, 1996, p. 39-48.

51. J. DURAND, *op. cit.*, p. 61.

52. Ed. J. DEVESELEER, Ph. DESMETTE, & M. MAILLARD-LUYPAERT, Soignies, 2001, 271 p.

53. Respectivement par Ph. DESMETTE, A. DUPONT ; J.-Cl. GHISLAIN, F. DE VRIENDT, A.-M. HELVETIUS, P. BERTRAND, A. MAILLARD-LUYPAERT, G. PHILIPPART DE FOY ; A. LEMEUNIER, J. VAN CLEVEN, G. DEWANCKEL, J. DEVESELEER ; Ph. DESMETTE, M. MAILLARD-LUYPAERT, J. DESOIGNIES, M. VAN STRYDONCK, A. MAES, A. ERVYNCK, P. BERTRAND, A. DIERKENS, S. MONJOIE, D. DE JONGHE, I. VAN DEN BERGHE, J. WOUTERS, V. VEREECKEN.

54. Nous constatons avec plaisir l'utilisation de notre vocabulaire explicité plus haut : « Objets-reliques », « Textiles-reliques ».

La châsse (1803) et le chef-reliquaire (1806) de saint Vincent et la châsse de saint Landry (fin du XVII^e siècle) font l'objet de plusieurs contributions. Leur restauration à l'Institut Royal du Patrimoine Artistique à Bruxelles (G. Dewanckel) apporte au dossier des informations techniques très intéressantes⁵⁵. Pour l'interprétation du réemploi d'éléments anciens dans les reliquaires néogothiques (A. Lemeunier), dont les exemples sont multiples, ce qui semble avoir été oublié c'est l'obligation liturgique de sauvegarder ce qui est devenu ce que nous appellerions une « orfèvrerie-relique »⁵⁶.

La collégiale Saint-Vincent de Soignies est l'un des principaux monuments romans de Belgique, le plus représentatif de l'architecture scaldienne. Le chœur est le lieu prédestiné à la promotion du culte des reliques et le circuit des pèlerins, en l'absence d'une crypte, fut organisé par des aménagements échelonnés de 1020 à 1720 environ, remarquablement étudiés par Jean-Claude Ghislain et reconstitués par une série de croquis très précis et fort évocateurs de l'évolution architecturale de l'église. Le monument aux reliques de Soignies est représentatif d'un type de mobilier gothique que l'on retrouve à Sainte-Gertrude de Nivelles et déjà dans l'abbatiale de Saint-Trond vers 1169-1172, avec cette surélévation des reliquaires sur une simple plate-forme portée par des colonnettes et associée à l'arrière d'un autel. La Sainte-Chapelle de Paris, et son influence, est dans tous les esprits.

Pour l'ancien chef-reliquaire, puisqu'on connaît la date de translation fixée par les textes à 1250, c'est embrouiller le dossier que de suggérer que cette translation fut antérieure à la confection du reliquaire lui-même, en se basant seulement sur des observations stylistiques qui placeraient les quatre figurines sauvegardées de l'œuvre « entre le style des années 1250 à Reims et celui des années 1290 à Nivelles »⁵⁷. Décidément le chef-reliquaire de Soignies fait l'objet de toutes les attentions puisque paraît simultanément une étude de Robert Didier après une conférence donnée aux Antiquaires de France en 1997. Les gravures commentées des *Acta Sanctorum Julii* utilisées par Robert Didier⁵⁸ montrent les chefs-reliquaires de sainte Waudru de Mons et de saint

55. Il en est de même pour le traitement qui fut récemment opéré sur la châsse de saint Mengold de Huy, cf. A. LEMEUNIER & G. DEWANCKEL, *La châsse de saint Mengold et sa restauration*, Huy, 1998. Dans le cas présent, nous sommes au regret de le constater, le dossier historique fut très mal utilisé.

56. La lecture de l'article d'A. DIERKENS, « Du bon (et du mauvais) usage des reliquaires au Moyen Âge », in *Actes du Colloque international de Boulogne-sur-Mer*, op. cit., p. 239-252, aurait été fort profitable.

57. A. LEMEUNIER, in *Reliques & châsses de Soignies*, op. cit., p. 141. Cet errement procède de la même démarche que celle qui fut appliquée à l'étude de la châsse de Stavelot (B. VAN DEN BOSSCHE, « La châsse de saint Remacle à Stavelot. Étude des éléments décoratifs », dans *Bulletin de la Classe des Beaux-Arts. Académie Royale de Belgique*, 6^e série, t. V, 1994, p. 109-149) qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de placer avant 1263-1268. Oserais-je écrire qu'il s'agit, pour l'un comme pour l'autre de ces érudits, d'une fâcheuse habitude héritée de leur maître Pierre Colman et de ses recherches sur les fonts baptismaux de Liège, basées elles aussi sur l'argument du silence, que l'on oppose à celui d'une datation historique sûre ?

58. R. DIDIER, « A propos des statuettes conservées du reliquaire du chef de saint Vincent à

Vincent de Soignies (1250) détruits à la Révolution. « Dans la longue série des chefs-reliquaires ce qui est exceptionnel, c'est que ces deux reliquaires rompent on ne peut plus radicalement avec le type et la tradition séculaires. En effet à la représentation du chef ou éventuellement du buste du saint ou de la sainte s'est substituée une véritable micro-architecture dans laquelle prennent place des statuettes »⁵⁹. S'il s'agit d'une innovation, il faut souligner qu'elle n'eut pas de suite. Le buste-reliquaire de saint Lambert du Trésor de la Cathédrale de Liège est là pour l'attester. Le pied-reliquaire de sainte Marthe de l'abbaye d'Anchin fut lui aussi transformé en une micro-architecture à l'image de la Sainte-Chapelle *quae visitur Parisiis* comme disent les textes.

Le matériel documentaire mis à la disposition des chercheurs au diocèse de Tournai, avec les ouvertures de Mons et de Soignies, et avec l'exposition de Nivelles, permettra, à n'en pas douter, d'amplifier encore la recherche. Ainsi pour ne prendre qu'un exemple, à partir de l'édition des authentiques éditées (P. Bertrand), il faudra expliquer pourquoi et comment un chanoine de Liège a donné en 1243 des reliques constantinopolitaines à la collégiale.

La Ville de Metz a acquis à Drouot en 2000 un coffret-reliquaire en ivoire du XI^e siècle provenant de l'abbaye Saint-Arnoul, à l'origine d'une exposition et d'un remarquable catalogue⁶⁰. Saint-Arnoul, l'un des plus brillantes abbayes messines, aux souvenirs carolingiens, recèle d'autres reliques importantes : l'olifant de saint Arnoul, ivoire italien du XI^e siècle (D. Gaborit-Chopin), la châsse de l'Adoration des Mages, orfèvrerie limousine (1175-1185) aujourd'hui à Washington (P.-Ed. Wagner), l'anneau de saint Arnoul... Les trésors de Saint-Arnoul et de la cathédrale Saint-Étienne sont présentés par P.-Ed. Wagner, de même que des œuvres majeures de provenance lorraine (V. Huchard, E. Palazzo), dont la célèbre statuette équestre « de Charlemagne » (D. Gaborit-Chopin), achetée à Metz en 1807 par Alexandre Lenoir, créateur du musée des monuments français. Edina Bozoky, co-organisatrice du Colloque de Boulogne, introduit un chapitre sur les « Reliques et reliquaires » par une remarquable synthèse, tout comme M. Parisse et A. Wagner (*Le culte des saints à Metz*), E. Palazzo (*Les trésors du Moyen Âge*), D. Prigent (*Le clerc défunt dans l'église*), J.-M. Privat, P.-Ed. Wagner (*Les reliques, culture folklorique et christianisme*).

Anne Wagner a bien mis en évidence la personnalité de certains prélats lotharingiens dans leur dévotion pour les reliques, en particulier de Thierry de Metz (+ 984), cousin de l'empereur Otton I^{er}⁶¹. Il réunit un ensemble impres-

Soignies », in *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 1997 (paru en octobre 2001), p. 252-259.

59. R. DIDIER, *op. cit.*, p. 256.

60. *Le chemin des reliques. Témoignages précieux et ordinaires de la vie religieuse à Metz au Moyen Âge*, Metz, 192 p., 2001.

61. A. WAGNER, « Collection de reliques et pouvoir épiscopal au X^e siècle. L'exemple de l'évêque Thierry I^{er} de Metz », dans *Revue d'Histoire de l'Église de France*, t. LXXXIII, 1997, p. 317-341.

sionnant de corps saints, surtout italiens, destinés à sa nouvelle fondation de Saint-Vincent où il fut inhumé, mais aussi à asseoir son autorité dans son diocèse. Sa *Vita*, écrite par Sigebert de Gembloux, décrit l'activité dévote de l'évêque et la réputation de sainteté qu'il en aurait même retiré, une « sainteté par procuration ». La fascination pour l'Italie est doublée d'un intérêt, d'une « avidité » pour les reliques des martyrs dont elle est le réservoir par excellence. Déjà, au début du IX^e siècle, Eginhard avait obtenu à Rome à prix d'or auprès du diacre Deusdonna les reliques de Pierre et Marcellin pour enrichir sa fondation de Seligenstadt⁶². Otwin d'Hidelsheim vole le corps d'un saint évêque de Pavie ; en 966 Baldéric d'Utrecht rapporte de Spolète les reliques de saint Pontien, et que dire de l'idolâtrie « reliquienne » des Brunon de Cologne († 965), Gérard de Toul († 994), Wicfrid de Verdun († 984), ou Egbert de Trèves († 993). Après les saints et martyrs italiens, rares dans le nord-est de la France⁶³, ils ressuscitent la mémoire de leurs prédécesseurs évêques sur les lieux de leur sépulture ou attachent à leurs collégiales ou abbayes favorites le culte de saints célèbres dans l'Église universelle. Ils ne réussissent pas toujours à en obtenir le corps entier, ni parfois même des reliques corporelles, mais des reliques historiques – bâton, sandales, vêtements... – dont la légende hagiographique s'empare vite pour promouvoir le pèlerinage.

La concordance entre culte des reliques et développements hagiographiques *stricto sensu* est bien saisie par Anne Wagner et Monique Goullet pour le diocèse de Verdun aux X^e-XI^e siècles⁶⁴ : il fallait bien raconter l'histoire des saints dont on possédait les reliques, l'histoire officielle, la « légende », *legendum*, ce qu'il fallait en lire à l'office. Saint-Paul, Saint-Vanne et Saint-Mihiel, les trois grandes abbayes verdunoises ont des dossiers hagiographiques *lato sensu* remarquables. À quand une exposition à Verdun ? Comment ne pas évoquer Richard de Saint-Vanne dont la carrière est parsemée de toute une activité reliquiophile, reliquiolâtre. Les reliques sont des instruments de la réforme monastique, ce qui n'a rien d'étonnant puisque la réforme répond à une perte de ferveur religieuse et à la décadence économique des monastères. « C'est pourquoi un discours moderne, qui s'offusquerait qu'un objet sacré soit enjeu de pouvoir, jetterait sur la mentalité médiévale un regard anachronique : à l'époque qui nous intéresse, le pouvoir ne peut jamais totalement se concevoir en dehors du sacré, et réciproquement ; aussi ce qui sacralise le pouvoir entre-t-il forcément, et même tautologiquement, dans le jeu des forces économiques et politiques »⁶⁵. Il faut saisir la finalité de l'hagiogra-

62. J. STIENNON, « Eginhard, pilleur de catacombes », in *Un Moyen Âge pluriel*, op. cit., p. 153-162.

63. Les villes du Nord étaient déshéritées en comparaison du Sud, de l'Italie et de Rome, qui regorgeaient de reliques. Ce leitmotiv médiéval « justifie » les vols. Cf. H. SILVESTRE, « Commerce et vol de reliques au Moyen Âge », in *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, t. XXX, 1952, p. 721-739.

64. A. WAGNER & M. GOULLET, « Reliques & pouvoirs dans le diocèse de Verdun aux X^e-XI^e siècles », dans *Revue Mabillon*, nv. sér., t. X (LXXI), 1999, p. 67-88.

65. A. WAGNER & M. GOULLET, op. cit., p. 88.

phie ⁶⁶ – « l'hagiographe et son public » du regretté Baudouin de Gaiffier – et son imbrication dans le culte des reliques. Le phénomène est à considérer comme un tout, sans excès mais en jugeant les interactions : saint / reliques / *vita* / *miracula* / *translatio(nes)* / œuvres d'art / liturgie / architecture / iconographie...

L'abbaye de Saint-Riquier est un site exemplaire pour illustrer le culte des reliques par sa collection exceptionnelle qui, depuis Charlemagne, accompagne une liturgie de spectacle, inspiratrice d'une architecture si bien étudiée par Carol Heitz. En 831 l'inventaire du trésor signale trente châsses d'or, d'argent et d'ivoire. Un petit catalogue d'exposition rassemble cinq contributions : *Le culte des reliques de l'Antiquité au XI^e siècle* (E. Bozoky), *Reliques & reliquaires du XII^e au XVI^e siècle : le saint, le prélat, le roi, l'orfèvre et le pèlerin* (D. Bruna), *La translation des reliques de Constantinople à Sienne* (J. Oepen & A. Skriver), *Reliques & reliquaires de Picardie* (P. Dor), et *L'œuvre de Limoges, écrin apprécié pour les reliques* (V. Notin), suivies d'une liste des objets exposés ⁶⁷. Des pièces provenant de Sienne constituent le noyau de cette exposition très généraliste sur le culte des reliques.

Une exposition organisée à la fois à Amsterdam et à Utrecht a drainé les foules de décembre 2000 à avril 2001. À Amsterdam à la Nieuwe Kerk le côté artistique des reliquaires prédominait ; à Utrecht au Catharijneconvent le contenu et la valeur religieuse étaient les points centraux. Sous un titre accrocheur *De weg naar de hemel* Hens van Os en a tiré un livre somptueux qui a pour sous-titre *Reliekverering in de Middeleeuwen*. Le mélange rapide des genres ⁶⁸, des époques (Moyen Âge-XX^e siècle) et des religions (ici le bouddhisme) nous déplaît profondément. Il se fait en tout cas au détriment du côté scientifique car les œuvres exposées n'obtiennent que de minces légendes et la bibliographie est pauvre. Une bibliographie générale a été mal faite à partir des notes des auteurs. L'illustration, par contre, est très belle. Est-ce le prix à payer pour le succès ? Les trésors d'Utrecht, de Tongres, de Maastricht et d'Aix sont mis à contribution pour les prêts, mais aussi, plus inédites, les œuvres du Musée de l'Ermitage dont un superbe cliché orne la couverture. Retenons alors ces photos qui pourront servir à des recherches plus approfondies et aussi celles surprenantes de la collection Pierre Basilevski à Paris et de la salle des émaux de la Maison d'Alexandre Schnütgen à Cologne. Dans cet ouvrage une contribution de Casper Staal ⁶⁹ est centrée sur le diocèse d'Utrecht. Depuis plusieurs années le Catharijneconvent s'intéresse aux saints et à leurs

66. A.-M. HELVÉTIUS, « Le saint et le moine : entre discours et réalité. Les fonctions de l'hagiographie dans les monastères neustriens du haut Moyen Âge », in *Bulletin du Centre d'Études Médiévales d'Auxerre*, n° 5, *Études & Travaux 2000-2001*, p. 103-114.

67. Catalogue de l'exposition *Reliques et reliquaires du XII^e au XIV^e siècle. Trafic et négoce des reliques dans l'Europe médiévale*, Saint-Riquier, Musée départemental de l'abbaye, 51 p., 2000.

68. Par exemple les idoles papous p. 88 et 90.

69. Aux pages 162 à 197.

souvenirs : Willibrord (1972, 1995), les trésors d'églises du sud des Pays-Bas (1985) mais aussi la spatialisation sacrée d'Utrecht (*Utrecht, een hemel op aarde*, 1988). L'originalité du musée d'Utrecht réside dans sa vision diachronique des religions et, au sein du catholicisme, du culte des reliques (Réforme, martyrs de Gorcum, insignes de pèlerinage (exposition en 1997), manuels de dévotion (XVII^e siècle...) jusqu'aux très nombreuses reliques du XIX^e siècle (*osculatorium* et authentique, tableaux-reliquaires...). On y apprend – et l'on s'en réjouira – qu' A.M. Koldeweij, que l'on connaît bien pour ses recherches sur les *Servatiana*, les reliques historiques de saint Servais conservées à Maastricht, et les pèlerinages, prépare une étude complète du trésor de Saint-Servais de Maastricht dont Anne-Marie Stauffer a déjà étudié avec brio les textiles anciens ⁷⁰.

Toute abbaye attend une étude comme celle, exemplaire, publiée sur Werden ⁷¹. Jan Gerchow y regroupe, sous sa plume et celle des meilleurs spécialistes, l'histoire, l'histoire de l'art et l'archéologie autour du souvenir du patron local, saint Ludger († 26 mars 809). L'exposition a rassemblé tous les vestiges du trésor, aujourd'hui conservés à Chantilly, Düsseldorf, Berlin, Londres... Ce trésor renfermait des objets dignes de notre intérêt : la châsse de sainte Félicité et de ses sept fils (XII^e siècle), la cassette en ivoire (VI^e siècle), le buste-reliquaire de sainte Ida de Herzfeld (vers 1480), la croix-reliquaire du Saint Clou (XI^e-XII^e siècle)... Les reliques historiques de saint Ludger sont un calice (X^e siècle), une ceinture en cuir (vers 1500), une clé (XII^e-XIII^e siècle), une cassette-reliquaire appelée autel du saint (VII^e siècle), et un gant (XI^e siècle ?). L'activité de Ludger à York, ses liens et ceux de sa famille sont également évoqués par quelques œuvres provenant d'Utrecht, de York et du Mont-Cassin. Outre l'inventaire du trésor de Werden rédigé en 1521, un inventaire des reliques de l'abbaye-sœur d'Helmstedt du XI^e siècle était également exposé ⁷².

Ces dernières années plusieurs expositions ont jalonné l'intérêt porté aux reliques. Depuis les expositions coloniales qui mettaient l'accent sur le trésor des reliques des sanctuaires de la *Colonia Agrippinae* ⁷³, d'autres cités épiscopales comme Utrecht, Trèves, ou Hildesheim ont suivi le mouvement. Dans cette dernière, autour du Trésor et du souvenir de saint Bernward, les exposi-

70. A.-M. STAUFFER, *Die mittelalterlichen Textilien von St. Servatius in Maastricht*, Riggisberg, 1991.

71. J. GERCHOW, ed., *Das Jahrtausend der Mönche. Kloster Welt Werden 799-1803*, Cologne, 1999, 560 p.

72. *Das Jahrtausend*, op. cit., p. 382 et 69. Une autre exposition eut lieu à Essen en 1997 ; *Transit Brügge-Novgorod. Eine Strasse durch die europäische Geschichte*, sous la direction de F. SEIBT, U. BORS DORF, H.Th. GRUTTER, Essen, 1997, 720 p. Sur cette route des échanges à tout niveau s'organisent et les reliques voyagent aussi, comme celles des Onze Mille Vierges, cf. R. STEPHAN-MAASER, « Jungfrauen auf Reisen. Reliquienhandel und Translationen entlang der Strecke Brügge-Novgorod », in *Transit*, op. cit., p. 216-223, et cf. *supra* note 45.

73. *Ornamenta ecclesiae. Kunst und Künstler der Romanik*, 3 tomes, éd. A. LEGNER, Cologne, 1985.

tions se sont succédées depuis 1988 (*Le trésor de Saint-Godehard*), 1989 (*Art religieux du Moyen Âge*), 1991 (*Les collections de l'évêque Wedekin 1796-1870*), 1993 (*Bernward d'Hildesheim et le temps des Otton ; L'évangélaire de Bernward*), 1995 (*Saint-Michel d'Hildesheim*), 1999 (*Livre et image au Moyen Âge ; Le privilège urbain de 1249*), 2000 (*Évêque, Chapitre et cathédrale 815-1810 ; Le diocèse au XIX^e siècle*). La dernière en date s'intéresse au développement historique de la ville, à ses constructions romanes, aux sculptures et peintures ⁷⁴. Michael Brandt y résume en quelques pages *Die Kunst der Kirchenschätze*, les pièces expatriées et les œuvres célèbres du Trésor, avec quelques reliquaires « parlants » extraordinaires comme le bras-reliquaire de saint Laurent, les chef-reliquaires de saint Bernard ou de saint Oswald.

Plusieurs expositions ont également traité indirectement des reliques des saints.

Quel trésor d'église ne possède un reliquaire à montrer ? Les mille ans de la cathédrale d'Ancône furent l'occasion d'une grande exposition d'art religieux ⁷⁵ : plusieurs reliquaires-monstrances gothiques des XV^e-XVI^e siècles, l'un recèlant une ceinture de la Vierge, un autre du XIII^e siècle des cheveux de la Vierge mais aussi quelques œuvres étrangères à la région pour montrer les liens entre Occident et Orient, comme le calice et la patène de saint Gauzelin de Nancy, l'icône de la Vierge du Trésor de Liège, la crosse de saint Bernard de Bégrolles-en-Mauges, la stauothèque de Saint-Jean de Latran....que l'on imagine bien peu trouver dans pareil catalogue.

Par contre il y avait peu de reliquaires à l'extraordinaire exposition de Brescia ⁷⁶, mais deux petits coffrets de qualité sont significatifs ⁷⁷, l'un en os sur une âme de bois du Musée Diocésain de Turin, et l'autre en argent doré de la Cathédrale de Vercelli. Le premier fut retrouvé lors de l'ouverture d'une châsse de Novalesa en 1999 ; sa décoration, faite de petits cercles ajourés et soulignés d'un ornement en zig-zag, est caractéristique de l'époque carolingienne. Le second, un reliquaire de la sainte Crèche, du saint Sépulcre et « de la pierre avec laquelle fut lapidé saint Eusèbe et d'autres martyrs », appartient à un type de « reliquaires-sacoches » portables. Ajoutons-y le « tissu-relique », suaire de saint Faustin de Brescia à rapprocher du suaire de Nancy.

Le livre de l'exposition *Liège. Autour de l'an mil, la naissance d'une principauté (X^e-XII^e siècle)* ⁷⁸ recense sous forme de nombreux petits chapitres

74. *Abglanz des Himmels. Romanik in Hildesheim* sous la direction de M. BRANDT, Hildesheim, 2001, 332 p.

75. *Libri di pietra. Mille anni della cattedrale di Ancona tra Oriente e Occidente*, sous la direction de G. MORELLO, Milan, 1999, 168 p.

76. *Il futuro dei Langobardi. L'Italia e la costruzione dell'Europa di Carolo Magno*, sous la direction de C. BERTELLI & J.-P. BROGIOLO, Milan-Genève, Skira, 2000, 560 p.

77. Respectivement du début du VII^e siècle, 12,5 x 16 x 12 cm, et du VII^e siècle, 12,5 x 12 x 5 cm.

78. Sous la direction de Fr. PIRENNE, J.-L. KUPPER et Ph. GEORGE, Liège, Éd. du Perron, 2000, 208 p.

bien documentés, avec orientation bibliographique et iconographie soignée, certains sujets directement ou indirectement liés aux reliques des saints : *Les peignes liturgiques au diocèse de Liège, histoire d'un objet cultuel. Le peigne de Sint-Oedenrode* (Arnoud-Jan Bijsterveld), *Les sandales liturgiques* (Fr. Pirenne), *La clé de saint Hubert, palladium de la cité épiscopale* (L. Martinot, G. Weber & Ph. George), *L'étole de saint Hubert* (Fr. Pirenne), *Le culte des saints, Le culte marial* (A. Delfosse), *Le culte de la Trinité* (Fl. Close), *Le culte de la Sainte Croix, Le pèlerinage à Compostelle...* Plus largement l'histoire de nos régions est évoquée avec des princes et des abbés « avides » de reliques, ou devenant saints ⁷⁹, pour en arriver à des épisodes fameux comme le triomphe des saints mosans, ou, avec le triomphe de saint Remacle à Liège le 9 mai 1071 à une vraie « guerre des reliques » ⁸⁰. L'art, la culture, et la civilisation sont passés en revue par Xavier Barral I Altet, Jean-Claude Ghislain, Jacques Stiennon, et Robert Didier. Enfin « des reliques » on en arrive « aux œuvres d'art », avec des chapitres sur *Les châsses mosanes, Les phylactères mosans du XII^e siècle* (Et. Bertrand), *Les émaux mosans* (S. Balace), *L'art à Stavelot-Malmedy autour de l'an 1100, Les soieries des châsses mosanes* (Fr. Pirenne)... Liège apparaît comme une nouvelle Jérusalem, à travers les constructions nouvelles étudiées par Marcel Otte, Jacques Stiennon, Marylène Laffineur, Patrick Hoffsummer, Jean-Marc Léotard, Jean-Noël Anslijn, Guillaume Mora-Dieu, et Florent Ulrix qui, pour sa part, synthétise les résultats de ses fouilles à Saint-Laurent et à Saint-Jacques, les deux abbayes bénédictines liégeoises.

À la superbe exposition de Fontevraud ⁸¹ plus d'un dixième des œuvres exposées étaient des reliquaires, certains liés aux saints issus des Maisons d'Anjou – sainte Marguerite de Hongrie († 1272), saint Louis de Toulouse, saint tuteur de la dynastie angevine de Naples († 1297), Hedwige de Pologne († 1399) – mais aussi aux saints vénérés par ces princes. Leur expansion de Naples au Danube nous vaut la présence de pièces peu souvent montrées dans nos régions, des trésors de Zadar, Dubrovnik, Nin, Zagreb, Esztergom, Budapest, Győr, Cracovie, Bari, Bologne, Amalfi... et Naples bien sûr. Des plus précieux tel le bras-reliquaire de saint Louis de Toulouse (Louvre, 1336-1338), chef-d'œuvre des cristalliers médiévaux, au plus spectaculaire comme le reliquaire de la Sainte Éponge (Zadar, début du XV^e siècle) monté sur quatre dragons dont les queues soutiennent la tige en cristal du reliquaire revêtu de feuilles d'argent figurant des chasseurs à cheval en relief : + HIC E(ST) SPONGIA CU(M) QUA POTAT(US) FUIT I(N) PATIBULO CRUCIS. Des textiles-reliques comme les mitres orfèvrées et/ou à perles, ou la chape de saint Louis de Toulouse (Saint-Maximin du Var) et ses trente médaillons brodés de scènes

79. J.-L. KUPPER, « Reims, mardi 24 novembre 1192. L'évêque Albert de Liège est assassiné », in *Liège. Autour de l'an mil*, op. cit., p. 94.

80. Nous revendiquons l'expression.

81. *L'Europe des Anjou. Aventure des princes angevins du XIII^e au XV^e siècle*, livre-catalogue, sous la direction d'Y. MASSIN-LEGOFF, Éd. Somogy, 2001, 394 p.

mariales ; les reliquaires croates anthropomorphiques sont très ostentatoires avec des bustes, bras, bras droit, pieds, jambe droite, calotte, chef, jusqu'aux souliers-reliquaires de saint Anselme (Nin, vers 1360), orfèvrerie de souliers plats gothiques. La grande châsse ou sarcophage monumental de saint Siméon (Zadar, 1377-1380) raconte par ses reliefs orfèvrés d'argent doré l'histoire mouvementée des reliques du saint. Ouvert récemment il recèlait des reliques historiques aujourd'hui montrées au public.

L'exposition de Beaune *Bruges à Beaune. Marie. L'héritage de Bourgogne*⁸² faisait aussi place à plusieurs reliquaires, dont le célèbre reliquaire dit de Charles le Téméraire du Trésor de Liège, en réalité un ex-voto contenant des reliques insignes « de Monseigneur saint Lambert » et surtout l'un des seuls rescapés de ces beaux objets orfèvrés issus de la piété et de la dévotion personnelles du duc de Bourgogne envers plusieurs saints⁸³.

Reliques, art et archéologie

L'usage liturgique entraîna d'abord l'acquisition de reliques pour la consécration d'un sanctuaire, d'un autel, pour le placer sous la protection du saint ou y favoriser son culte⁸⁴.

Après des fouilles et une restauration exemplaires⁸⁵, Saint-Germain d'Auxerre est devenu un dossier archéologique exceptionnel de référence, modèle du genre pour un des sites majeurs du haut Moyen Âge en France. Dans ses *Miracles de saint Germain*, Heiric d'Auxerre (841-873/875) insiste sur l'attachement de Germain pour les reliques et l'édifice lui-même est organisé comme un vaste reliquaire autour des autels et de la Confession du saint⁸⁶. Les sources documentaires sur les cryptes⁸⁷ mettent bien en évidence les déplacements de reliques (dès 841, 859...) et les acquisitions nouvelles (862 reliques romaines, saints évêques, 872 passage des moines de Tours avec les reliques de saint Martin...) qui ont exercé leur influence sur le développement des constructions. Aujourd'hui, sous l'ensemble du chevet gothique, ces cryptes carolingiennes se caractérisent par des couloirs de circulation relativement amples de plus de 2,40 mètres qui enserrant la Confession de saint Ger-

82. Le livre de l'exposition rassemble de nombreuses contributions, Beaune, 2000, 228 p., Éd. Somogy.

83. Cf. notre article « Le reliquaire de Charles le Téméraire du Trésor de la Cathédrale de Liège. Un message à décrypter », in *Annales de Bourgogne*, 2001, sous presse.

84. J. MICHAUD, « Culte des reliques et épigraphie. L'exemple des dédicaces et des consécractions d'autels », in *Actes du Colloque international de Boulogne-sur-Mer*, op. cit., p. 199-212.

85. *Archéologie & architecture d'un site monastique (Ve-XXe siècles). 10 ans de recherche à l'abbaye Saint-Germain d'Auxerre*, sous la direction de Chr. SAPIN, Auxerre, Centre d'Études Médiévales, 493 p., 10 planches et CDRom, 2000.

86. *Archéologie*, op. cit., D. IOGNA-PRAT, p. 18.

87. *Archéologie*, op. cit., p. 181-194.

main ⁸⁸. La pierre reliquaire retrouvée dans le maître-autel au XVII^e siècle ⁸⁹, taillée en forme de chrisme, montre quatre cavités aujourd'hui vides et servait de lipsanothèque ⁹⁰.

Un traité anonyme du XI^e siècle ⁹¹ se présente sous la forme d'une réponse à la question de savoir s'il est licite de procéder à plusieurs dédicaces d'un même monument ecclésial. Fort d'exemples bibliques, ce texte retrace l'histoire des dédicaces d'Auxerre et remonte au Ve siècle quand « [...] saint Amâtre, évêque de l'Église d'Auxerre, fit une église de la maison qu'un aristocrate lui avait donnée, et [qu'] il la dédicaça avec des reliques du bienheureux Étienne, le premier des martyrs ».

Mais bientôt il fallut aussi satisfaire la dévotion privée. Les reliques importantes constituèrent alors un présent insigne offert à une personnalité. Le culte du saint prend naissance généralement à son tombeau. Les pèlerinages nécessitent l'aménagement d'une crypte ⁹² avec un ou plusieurs autels. Le corps du saint, pour répondre à la vénération, est ensuite « élevé » de terre et placé dans une châsse, par exemple au-dessus du maître-autel ou sur le jubé. Le retable de Stavelot est significatif de la richesse de la décoration qui peut entourer une châsse – en l'occurrence ici celle de saint Remacle ; le triptyque de Stavelot évoque la richesse d'un oratoire privé d'abbé et un programme iconographique et théologique raffiné ⁹³.

Les phases successives de la dévotion entraînèrent la construction de sanctuaires destinés à préserver dignement les reliques.

Le sac et la démolition des églises par les Normands au IX^e siècle ont nécessité une mise à l'abri des trésors. Une fois la paix revenue, l'ère de la construction de grands édifices commence et la rivalité des chapitres et abbayes nous vaudra certains des plus beaux monuments européens ⁹⁴.

Les pèlerinages récoltent l'argent nécessaire aux travaux et, si nécessaire, les religieux se lancent sur les routes avec les reliquaires de leur(s) saint(s) patron(s) pour obtenir les fonds supplémentaires destinés à financer les nouveaux édifices. Ainsi les voyages des reliques de saint Ursmer (1060) ou de saint Amand (1066 et 1107). L'*inventio*, l'*elevatio* puis là (ou les) *translatio*

88. Terme utilisé récemment, alors que les textes d'Heiric parlent de *conditorium*. Nous avons déjà relevé ce terme technique à propos de reliques, cf. notre article « Un reliquaire, « souvenir » du pèlerinage des Liégeois à Compostelle en 1056 ? provenant du trésor de Saint-Jacques », in *Revue Belge d'Archéologie et d'Histoire de l'Art*, Bruxelles, t. LVII, 1988, p. 5-21.

89. Étudiée par Chr. SAPIN, p. 223.

90. Comme, par exemple, celle que nous avons publiée pour Eben-Emael, cf. « Un reliquaire », *op. cit.*.

91. Commenté et traduit par G. LOBRICHON, p. 19-23.

92. Ch. SAPIN, *Des cryptes en France*, Paris, Éd. Picard, à paraître.

93. Récemment mis en valeur par Guy Lobrichon lors d'une conférence à la tribune de *Malmedy. Art & Histoire*.

94. Belle synthèse dans les *Actes du Colloque international de Boulogne-sur-Mer*, *op. cit.*, par J.-P. CAILLET, « Reliques et architecture religieuse aux époques carolingienne et romane », p. 169-197.

(nes) de saints locaux vont se multiplier ⁹⁵. Les objets ayant appartenu au saint ou réputés tels vont constituer un trésor de « reliques historiques », que chaque centre religieux important sera fier d'exhiber pour la plus grande gloire de son saint patron. Châsses, reliquaires, staurothèques, phylactères...vont se multiplier pour servir d'écrins aux reliques.

Dans le diocèse de Liège, cette dévotion exceptionnelle envers les reliques n'est pas sans parallélisme avec l'âge d'or de l'art mosan aux XI^e et XII^e siècles. Découvrir le moment le plus fort de ce phénomène est question d'appréciation subjective. On peut aligner quantité de figures historiques comme Gérard de Brogne († 959), Olbert de Gembloux († 1048), Poppon de Stavelot († 1048), Wibald († 1158) et Erlebold de Stavelot († 1192)..., dont on connaît la piété remarquable envers les saints et le zèle ardent pour leurs reliques. L'appartenance de ces personnalités à l'Ordre bénédictin mérite d'être relevée mais ne doit pas tromper. Il ne faudrait pas par exemple tenter d'y déceler l'esprit des réformes monastiques du temps. « La vénération des reliques est de tous les temps et de tous les lieux » mais, l'Ordre de saint Benoît, par le quasi monopole du monachisme qu'il détient alors, est aussi le plus riche en reliques, et l'on peut sans crainte parler de « *Reliquienidolatrie* ». Comme le rappelle pertinemment Dom Daniel Misonne, il est inconcevable d'imaginer une communauté monastique sans reliques. Lors de leur engagement, les moines doivent rédiger une demande *ad nomen sanctorum quorum reliquiae ibi sunt* (*Regula sancti Benedicti*, c. 58, 19). Les évêques de Tongres-Maastricht-Liège ne sont pas en reste : plusieurs d'entre eux vont manifester, de façon quelquefois spectaculaire, leur dévotion aux reliques, tel Raoul de Zähringen qui emporta en croisade une relique de saint Lambert (1189-1191) ⁹⁶. Le culte des saints est un tout, ce qui donne cette impression d'intensité ⁹⁷. La splendeur des édifices religieux a pour but de favoriser l'éclat de l'office divin et chaque église ainsi dotée des bâtiments claustraux et des services indispensables à son fonctionnement encourage la pratique des vertus religieuses. Dans ce vaste programme, les reliques occupent une place centrale.

Les châsses, du latin *capsa*, *caisse*, sont un des types les plus spectaculaires de reliquaires, surtout quand elles sont de grandes dimensions. Leur coffre allongé surmonté d'un toit est l'héritier du sarcophage ou du cercueil qui abritait le corps saint, le squelette le plus complet possible du saint patron local. Dans le cours du XIII^e siècle les châsses évoluent vers des formes et des structures architecturales. Elles enferment parfois tout un trésor de reliques les plus diverses.

Les évêques de Liège ont procédé à maintes élévations ou translations de

95. P.-A. SIGAL, « Le déroulement des translations de reliques principalement dans les régions entre Loire et Rhin aux XI^e et XII^e siècles », in *Actes du Colloque international de Boulogne-sur-Mer*, op. cit., p. 213-227.

96. Bibliographie de J.-L. KUPPER dans *Liège. Autour de l'an mil*, op. cit., p. 36.

97. Par exemple J.-Cl. SCHMITT, « Les reliques et les images », in *Actes du Colloque international de Boulogne-sur-Mer*, op. cit., p. 145-167.

reliques : Maastricht en 1039, Celles en 1046(?), Huy en 1066 et 1172/1173, Fosses en 1086, Gembloux en 1110, Brogne en 1131, Saint-Trond en 1169, Liège en 1143 et 1185... Les documents historiques sont nombreux à côté des quelques œuvres d'art seulement conservées. C'est peut-être ce qui justifia un colloque organisé à Gerpinnes sur « Les châsses de Wallonie », un titre à première vue anachronique, dont les actes sont sous presse ⁹⁸.

La châsse de saint Hadelin de Celles est aujourd'hui à Visé ; ses deux pignons réalisés vers 1046 montrent la figure du Christ guerrier entouré de l'Alpha et de l'Oméga, et l'autre le Christ couronnant Remacle et son disciple Hadelin ; sur ses flancs l'histoire d'Hadelin ⁹⁹. L'ancienne ou plutôt les anciennes châsses de saint Remacle ont disparu. Les seuls vestiges de la châsse exécutée sous l'abbat de Wibald (1130-1158) sont des fragments de crétage montrant des animaux fantastiques affrontés, comme celui plus ancien de la châsse de Domitien à Huy, éléments récupérés et intégrés aux châsses actuelles. Les deux châsses de Huy, à savoir celles de saint Domitien et de saint Mengold ca. 1170, sont l'œuvre de l'orfèvre Godefroid, savant correspondant de Wibald, l'orfèvre G ¹⁰⁰. Est-ce lui aussi qui réalisa l'un des deux retables de Stavelot dont deux médaillons et quelques vernis bruns nous sont seulement parvenus ? Les médaillons émaillés sont facilement repérables sur le dessin très précis de l'ensemble exécuté au XVII^e siècle, document à finalité juridique récapitulant les domaines fonciers de l'abbaye. C'est en tout cas le style de Godefroid ¹⁰¹ que l'on retrouve sur l'ancienne châsse de sainte Ode d'Amay dont les deux pignons sont aujourd'hui conservés à Londres et à Baltimore, à moins qu'il ne s'agisse seulement que de simples pignons lipsanothèques, comme ceux de Maastricht actuellement aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles.

Hormis Huy, Maastricht ou Visé, l'histoire des châsses mosanes est aussi l'histoire de *membra disjecta* dont s'enorgueillissent les musées européens ¹⁰² ou américains ¹⁰³.

Les châsses de l'ancienne cathédrale de Liège n'ont pas survécu à la Révolution, tout comme celles d'autres abbayes telles Saint-Laurent et Saint-Jacques de Liège, Lobbes, Saint-Trond, et Malmedy où pas moins de cinq châs-

98. On y notera des contributions sur des châsses plus récentes : sainte Begge d'Andenne, saint Berthuin de Malonne, sainte Marie d'Oignies, sainte Rolende de Gerpinnes, ... et la châsse contemporaine de sainte Gertrude de Nivelles.

99. Catalogue de l'exposition *Rhin-Meuse. Art et civilisation 800-1400*, Cologne-Bruxelles, 1972 ; R. DIDIER & A. LEMEUNIER dans le Catalogue de l'exposition *Trésors d'art religieux au pays de Visé et saint Hadelin*, Visé, 1988.

100. J.-L. KUPPER, Ph. GEORGE & J. STIENNON, « Les orfèvres mosans devant l'Histoire (XI^e-XIII^e siècle) », in *Bulletin de la Société Royale Le Vieux-Liège*, t. XIV, n° 288, 2000, p. 5-25.

101. Ph. GEORGE, « 'Le plus subtil ouvrir de monde', Godefroid de Huy, orfèvre mosan », in *Cahiers de Civilisation Médiévale*, Poitiers, t. XXXIX, 1996, p. 321-338.

102. S. BALACE, *Chefs-d'œuvre de l'art roman et mosan*, Bruxelles, 1999.

103. N. STRATFORD, *Catalogue of Medieval Enamels in the British Museum, t. II Northern Romanesque Enamel*, Londres, 1993.

ses ornaient l'autel majeur. Le coffre ancien de la châsse de saint Lambert, qu'une dendrochronologie trop rapide faite lors de l'ouverture de 1985 placerait vers l'an mil, est incorporé à la châsse de 1896 de la Maison Wilmotte dans l'actuelle cathédrale, alors que l'âme en bois conservée au Trésor serait du XV^e siècle. Stavelot a remplacé sa châsse du XII^e siècle, tout comme Amay. Le temps a marqué de son empreinte les trésors d'église en renouvelant et en adaptant au goût du jour les précieux réceptacles. Les inventaires des trésors sont rarement précis mais attestent l'existence de châsses importantes, aujourd'hui disparues comme à Gembloux ou à Fosses. Comme d'autres écoles, l'art mosan est aussi un art sinistré.

Tout comme les dimensions, proportionnelles à la fortune des établissements religieux dans le cours de leur histoire, la grammaire iconographique et décorative varie d'une châsse à l'autre. Symétrie de décoration, apôtres et saints disposés par groupes structurés sur les flancs, statuettes en argent repoussé et ciselé. Cycle narratif hagiographique, avec des parallélismes issus de l'Écriture Sainte, sur les flancs ou sur la toiture. Filigranes, plaques d'émaux historiées ou géométriques pour rehausser l'œuvre de couleurs et lui donner sa rutilance polychrome. Vernis bruns, « l'orfèvrerie du pauvre » qui donne lieu à des compositions ou ornements décoratives et graphiques raffinées, ou plutôt « l'orfèvrerie de l'illusion » de même pour l'argent, le laiton ou le cuivre dorés qui imitent l'or. L'argent en grande partie doré devait faire scintiller la châsse. Alternance et « abondance d'or, d'argent, d'émaux, de pierres précieuses et de bijoux de toutes espèces »... rien n'est trop beau pour rendre hommage aux corps saints, comme l'écrit l'hagiographe de saint Lambert au VIII^e siècle lorsqu'il décrit le mausolée du saint patron à Liège. Les plaques d'argent ou d'or sont aussi une réserve monétaire et l'évêque n'hésite pas à s'en servir en cas de pénurie. Les pignons de châsses montrent des figures trônantes ou en pied, significatives de la dévotion voulue et marquée selon la position occupée par la châsse au sein d'un retable comme à Stavelot, sur un jubé comme à Liège, sur un autel, ou dans une niche de la crypte comme à Celles. Les éléments décoratifs foisonnent et font tout le charme de l'orfèvrerie médiévale : colonnettes avec bases et chapiteaux, et leurs arrière-plans ou lésènes, filets perlés, chanfrein estampé, croisettes fleurdelysées, quadrilobes dorés, bordures en argent et plates-bandes gravées, repoussées ou estampées. Le crêtage est ajouré ou ciselé, parfois récupéré d'une ancienne châsse, et le toit garni de pommeaux qui peuvent prendre la forme de pommes de pin. La toiture n'est pas toujours orfèvrée.

Le travail du repoussé est bien décrit dans le traité *Diversarum artium schedula* du moine Théophile ; le relief est obtenu en étirant et en battant la feuille d'argent amincie. De la poix de repousseur est moulée dans le creux de revers pour solidifier les reliefs. Certaines ont été retrouvées lors de restaurations comme à Visé ou Maastricht ¹⁰⁴. Gravure et ciselure peuvent compléter

104. R. KROOS, *Der Schrein des Heiligen Servatius in Maastricht und die vier zugehörigen Reliquaire in Brüssel*, Munich, 1985.

le travail. Pour les bordures, des matrices d'estampage donnent aux lamelles d'argent une forme stéréotypée et parfaite.

Les châsses sont des orfèvreries utilitaires : elles « vivent » et ont subi des adaptations séculaires en fonction des circonstances notamment pour les besoins de leurs déplacements ou translations. Les restaurations, au cours du Moyen Âge et pendant tout l'Ancien Régime, ont pu transformer et parfois défigurer bon nombre de châsses. L'histoire de leur achèvement peut aussi, le cas échéant, mettre en évidence le travail d'ateliers œuvrant à des époques différentes, le travail étant demeuré inachevé faute de moyens. Dans ce cas, l'hétérogénéité peut transparaître dans les détails, même si le programme théologique et iconographique préalablement défini a été généralement suivi. Les inscriptions en latin – on l'oublie trop souvent – ne sont lisibles que de près, par ceux... qui savent lire ; elles ne sont donc accessibles qu'à des initiés à même de les comprendre dans leurs allusions et références, quand elles ne se limitent pas à donner simplement l'identité du saint personnage.

* * *

Qu'apporte la lecture de tous ces ouvrages récents dont n'est repris ici qu'un mince échantillon ¹⁰⁵ ?

D'abord, si besoin en est encore, la confirmation que le sujet est inépuisable et des plus utiles pour la recherche. Pour le public il nécessite chaque fois des généralités, au point qu'on se demande comment les préfaciars parviendront encore à rédiger une introduction originale, du moins sans se recopier l'un l'autre !

Qu'en retiendront les scientifiques ? Leur attention sera captée par l'éclairage local et la découverte des spécificités du terroir étudié, c'est-à-dire l'expression du culte des saints dans une région déterminée (diocèse, royaume, comté...). Cette expression est multiforme et l'art y occupe une place de choix. La découverte d'une œuvre artistique de valeur, inédite, ravit vite la première place. Mais, le plus neuf de la recherche sont les échanges, les contacts mentionnés dans les sources historiques ¹⁰⁶ et corroborés par les reliques retrouvées et les reliquaires conservés. Les disciplines, naguère appelées auxi-

105. On pourrait en effet multiplier les exemples. Cet été Reims célébrait sa cathédrale par six expositions et un ouvrage général coédité par les Éd. Somogy. L'exposition du Palais du Tau rassemblait 250 œuvres d'art provenant de 55 cathédrales de France.

A propos d'Aix-la-Chapelle, les remarquables et très nombreuses recherches de L. FALKENSTEIN et un ouvrage général récent d'E.G. GRIMME, *Der Dom zu Aachen. Architektur und Ausstattung*, Aix, 1994.

106. Comment ne pas nous revendiquer ici de l'école de nos regrettés maîtres Dom Jacques Dubois et Marie-Madeleine Gauthier, dont nous croisons sans cesse les profonds sillons ? Ainsi que de notre professeur et ami Jacques Stiennon, dont nous ne citerons, outre l'article sur *Eginhard*, *op. cit.*, que ceux sur *Moines et chanoines du pays mosan et du Conflent au XI^e siècle*, *Le voyage des Liégeois à Saint-Jacques de Compostelle en 1056*, ou *Cluny et Saint-Trond au XII^e siècle*, réimprimés dans *Un Moyen Âge pluriel*, *op. cit.*

liaires, sont à l'honneur avec l'ouverture des reliquaires. Cette dernière opération n'est pas neuve, ce qui l'est, c'est la problématique actuelle : l'enquête canonique fait place à l'enquête historique. On en arrive même aujourd'hui à pouvoir déterminer l'ADN du saint ¹⁰⁷.

« La théologie des reliques » est encore à écrire, c'est-à-dire un dépouillement systématique des Pères de l'Église et des auteurs du Moyen Âge ¹⁰⁸ et surtout sa réception dans les différentes régions. Pour aller à contre-courant théologique, l'historien n'hésitera pas à penser que les reliques sont encore plus intéressantes lorsqu'elles sont fausses, car il faut alors expliquer les raisons qui ont motivé les déviations orthodoxes. En outre, quand elles suscitent des vols, l'enquête devient quasi policière ¹⁰⁹. Il y a cinquante ans Hubert Silvestre, en publiant ici-même un remarquable article sur le « Commerce et vol de reliques au Moyen Âge » ¹¹⁰, attirait l'attention sur le sujet. Les *furta sacra* sont aujourd'hui passés dans la littérature romanesque.

Outre ces aspects strictement religieux, les perspectives de recherche sont multiples. Nous en avons entrevu quelques-unes. La signification et la fonction des trésors dans la société médiévale se révèlent progressivement. La problématique relative aux reliques concerne aussi les recherches relatives aux insignes du pouvoir, qu'il soit royal ou impérial ¹¹¹.

Ce qui frappe dans tous les ouvrages et articles sur les reliques, c'est la multiplicité – le mot est trop faible – des exemples retenus. À l'image des reliques données comme remèdes à tous les maux, on exhibe toujours l'un ou l'autre saint dont l'histoire et la légende sont aptes à illustrer le propos et surtout à le confirmer. Une banque de données informatique qui reprendrait toutes les mentions de reliques et les trierait par région et époque serait seule apte à prétendre à l'exhaustivité et à la rigueur scientifique des recherches. Éviter le patchwork anachronique, rétablir l'homogénéité du propos. Mais quelle entreprise de documentation et quels risques encourus d'oublier l'une ou l'autre information importante ! La difficulté majeure est le nombre de sec-

107. A ce propos l'ouverture de la châsse de sainte Waudru à Mons, cf. *Annales du Cercle archéologique de Mons*, t. LXXVIII, 1999.

108. Cf. *Actes du Colloque international de Boulogne-sur-Mer*, op. cit., p. 16, l'ouvrage d'A. ANGENDT, *Heilige und Reliquien*, Munich, 1994 et notre compte rendu dans *Francia*, t. XXIV, 1997, p. 170-171.

Dans les *Actes du Colloque international de Boulogne-sur-Mer*, op. cit., on retiendra les communications de J.-M. SANSTERRE, « Les justifications du culte des reliques dans le haut Moyen Âge », p. 81-93, de G. LOBRICHON, « Le culte des saints, le rire des hérétiques, le triomphe des savants », p. 95-108, du chanoine H. PLATELLE, « Guibert de Nogent et le *De pignoribus sanctorum*. Richesses et limites d'une critique médiévale des reliques », p. 109-121, et d'A. JOBLIN, « L'attitude des protestants face aux reliques », p. 123-141.

109. P. GEARY, *Le vol des reliques au Moyen Âge. Furta sacra*, traduit de l'anglais (1978), Paris, 1993.

110. H. SILVESTRE, op. cit..

111. D. GABORIT-CHOPIN, *Regalia. Les instruments du sacre des rois de France. Les « honneurs » de Charlemagne*, Paris, 1987 (Monographies des musées de France).

teurs concernés, de l'hagiographie à l'histoire de l'art, et la nécessité de réunir des spécialistes de tout bord.

Aujourd'hui, à n'en pas douter, les reliques des saints sont vraiment devenues un nouvel objet d'histoire ¹¹². Les publications se multiplient et deviennent aussi nombreuses que les reliques qu'elles étudient.

112. A. DIERKENS, « Reliques et reliquaires, sources de l'histoire du Moyen Âge », in *Sainteté et martyre dans les religions du Livre*, éd. J. MARX, Bruxelles, 1989 (Problèmes d'histoire du Christianisme, t. XIX), p. 47-56.